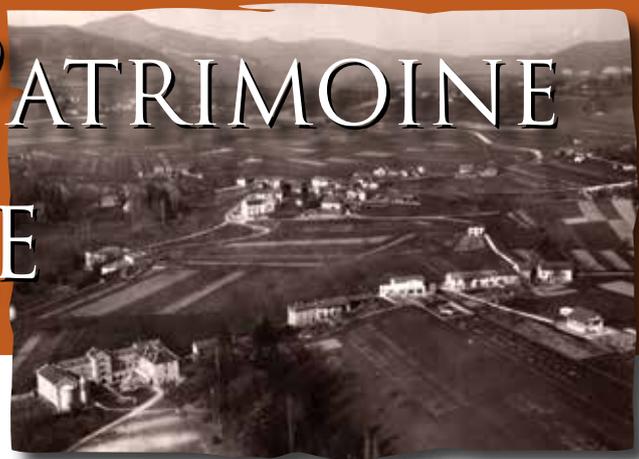




HISTOIRE ET PATRIMOINE DE COUBLEVIE



Vue collège et bourg - 1960

Les dominicains (3^{ème} partie): « le petit collège », les témoignages.

Les dominicains enseignants avec l'aide de laïcs, de prêtres séculiers, animent et dirigent 15 collèges parmi lesquels le collège St Dominique à Coublevie, le plus petit de tous.

1- Le petit collège Saint Dominique (1939-1956)

En 1939, le petit séminaire de Grenoble installé au Rondeau Monfleury à la Tronche est réquisitionné par l'armée et devient hôpital de guerre. Un professeur du Rondeau demande alors aux Dominicains de Coublevie de recevoir leurs élèves de 6^{ème}, 5^{ème} et 4^{ème}. Le collège Saint Dominique est fondé en septembre 1939 par les pères Chevignard et Duriaux. Les élèves sont internes ou demi-pensionnaires, issus du Voironnais et de toute la région. Le Rondeau reprend ses activités scolaires en 1940, après l'armistice, devant la peur d'une éventuelle fermeture de l'école, les parents font une pétition. Le collège est maintenu. Aux classes de 6^{ème} et 5^{ème} s'ajoutent alors celles de 3^{ème}, de 8^{ème} et 7^{ème}. A partir de la 6^{ème}, le latin et l'anglais sont obligatoires. Pour éviter de gros frais, les livres sont loués. Seul le dictionnaire de français appartient à l'élève. Le nombre maximum d'élèves est de 80 à 90. Voici les témoignages abrégés d'anciens élèves.

André Gillet nous décrit le collège en 1940

Au rez de chaussée fonctionnaient les classes de 7^{ème} et 8^{ème}. Sœur Victorine et sœur Hortense s'occupaient de la lingerie, de la cuisine, de l'infirmerie de l'entretien de la maison et du secrétariat. Les dépendances servaient de buanderie, d'ateliers pour les moines et les frères convers.

Une toiture en tôle abritait les vélos des élèves. Au premier étage une pièce faisant la moitié de la longueur de la construction nous servait de salle d'animation et de salle du chapitre pour les pères.

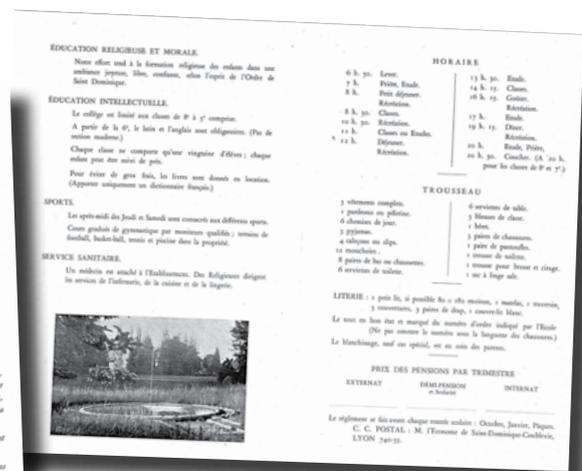
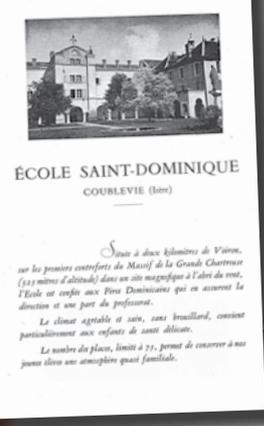
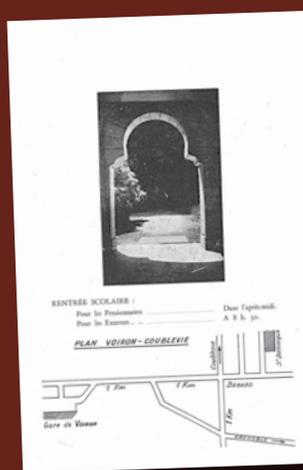
Le groupe Patrimoine a souhaité rendre un hommage particulier à l'un de ses membres trop tôt disparu. « Georges, Tu viens de nous quitter discrètement. Que de souvenirs partagés. J'ai toujours en mémoire, et en photos, cette journée consacrée aux enfants de l'école d'Orgeoise. Nous étions tous les deux à l'emplacement de l'ancienne gare du VSB. Avec quel enthousiasme tu avais l'art de conter l'historique du train. Aussi le groupe histoire et patrimoine t'est reconnaissant. »

André

Le groupe histoire et patrimoine



Georges devant l'ancienne gare du VSB



Dépliant promotionnel du collège

Au fond, un escalier conduisait au deuxième étage vers les chambres des pères. Celles des religieuses étaient au premier avec les classes de 6^{ème} et 5^{ème}. Le réfectoire des moines servait aussi de salle à manger pour les élèves. Les pères s'installaient tout autour dans les stalles. En tête de la pièce se tenait le prieur et au centre sur un pupitre un moine faisait la lecture : la vie du saint du jour. Il nous arrivait quelquefois à titre de récompense, drôle de récompense, d'assurer cette lecture.

Dans le parc à côté de la chapelle, un poulailler, un verger, un grand jardin potager, amélioraient bien l'ordinaire des pensionnaires et des moines.

La piscine n'était pas olympique, mais pour nous, qui avions une dizaine d'années, cela n'avait aucune importance : 20 m sur 10, 1,50 à 2 m de profondeur, c'était plus qu'il n'en fallait pour satisfaire nos ébats. A chaque grande récréation nous avions droit à notre petit plongeon, la grotte attenante nous servant de vestiaire.

Nous faisons beaucoup de sport : gym, natation, tennis, foot, hockey sur gazon, base-ball. En hiver, les pères nous emmenaient dans le pré de Monsieur Martel en face du portail d'entrée. Il démontait les clôtures pour nous permettre de skier. Les pères jouaient souvent avec nous. Par rapport aux autres écoles nous avons tout pour être heureux, la cour en bitume était remplacée par un très beau parc.



Parc et collège

Jean Gueydon domicilié à Voiron se souvient de l'époque 1941 à 1944

J'ai fréquenté le collège des Dominicains de 1941 à 1944 sur les conseils du père Burtin qui avait dit à mes parents « confiez nous votre fils on fera de lui un homme ». J'ai suivi les classes de 6^{ème}, 5^{ème} et 4^{ème}. En 1941, j'avais 11 ans et j'étais demi-pensionnaire. Je montais à l'école à vélo.

Pendant l'hiver 1942, je faisais les trajets à ski. Parmi l'encadrement, j'ai un souvenir très précis d'un prêtre alsacien réfugié chez les Dominicains sous le nom de Leclenché. Ce n'était certainement pas son vrai nom, il était surveillant. J'ai revu ce prêtre après la libération en septembre 44, il était venu chez mes parents en tenue militaire avec une croix sur sa vareuse. Il était aumônier de l'armée et remontait en Alsace avec les troupes françaises. Les élèves n'avaient pas d'uniforme, la discipline était consentie, pas imposée, comme on le fit plus tard au Rondeau.

Pendant les vacances, le père Girard organisait des camps de 15 jours aux trois fontaines ou à Chalais. Le père Girard célébrait la messe avec les moyens du bord, il fallait être très inventif. J'ai gardé de ces camps de très bons souvenirs.

Emmanuel Bigallet domicilié à Virieu sur Bourbon pendant l'occupation

Je suis entré au collège de Coublevie à l'âge de 11 ans et j'ai suivi les classes de 6^{ème} et 5^{ème}. Nous étions pensionnaires mon frère et moi pour des raisons de sécurité car mon père dirigeait une entreprise où l'on fabriquait des sirops, des liqueurs et des apéritifs. Ils craignaient que les Allemands viennent dans l'usine à cause des alcools. La voie ferrée passait juste devant les locaux et beaucoup d'Allemands voyageaient dans ce train. L'arrivée au collège en pension a été très dure, Je ne revenais à la maison qu'en fin du trimestre. Le trajet Virieu/Voiron s'effectuait en train et Voiron/Coublevie à pied. Toutes les fois j'ai pleuré sur le quai de la gare de Virieu.

La nourriture : c'était les restrictions, nous mangions tous les jours des topinambours, peu de viande, peu de pommes de terre, et peu de lait. Les topinambours c'étaient à chaque repas, même le matin nous les avions en soupe. En allant aux toilettes nous passions devant la réserve, et nous en mettions dans nos poches pour les jeter, malgré tout il y en avait toujours ! Dans le jardin des pères poussaient de belles fraises, que nous allions marauder à la tombée de la nuit. Si un moine venait lire son bréviaire dans les parages, nous nous couchions à plat ventre.

A chaque retour au collège, ma mère nous préparait une valise pleine de pommes de terre cuites à l'eau que nous mangions avec du sel. Nous les faisons durer « 15 jours » et elles prenaient un drôle de goût. Elle nous faisait cuire ce que nous appelions des pains au lait, faits avec de la farine, du lait et de la courge. Un jour un élève d'origine juive me proposa un marché : il voulait troquer mes pains contre un revolver qu'il a sorti de sa poche. J'ai refusé, mais l'affaire s'est ébruitée, l'élève est passé en conseil de discipline et a été renvoyé.



Père Leclenché



Père Girard au clairon au camp en 1942

Nous avons la prière le matin et le soir, la messe seulement le dimanche. Les élèves servaient la messe en habit de Dominicains, on les appelait les servants. Il n'y avait pas d'acharnement au point de vue religieux. Les répétitions de chant de la chorale se faisaient sous le cloître, où les pères également se promenaient en lisant leur bréviaire. Ils étaient tellement plongés dans leurs prières qu'ils ne faisaient pas attention à nous.

Il y avait une quinzaine de moines et une dizaine de novices. Le dimanche après midi nous faisons une promenade très souvent vers St Julien de Ratz et en passant sur la place de Coublevie, nous achetions à la boulangerie, avec les tickets de rationnement, un pain de maïs. En hiver nous maraudions les kakis en bordure de route, nous les cachions dans nos poches pour les manger pendant la promenade, le surveillant nous laissait faire. Nous apportions le linge pour tout le trimestre pour le ramener sale à la maison. On ne se changeait pas très souvent. Avec mon frère nous avons fait un camp à la Salette, il fallait monter à pied de Corps au sanctuaire. Nous avons un copain dont le père conduisait le car. Entre monter à pied et monter en car, sans réfléchir nous avons choisi le car. À l'appel des élèves il en manquait deux, nous avons été renvoyés chez nous. La discipline des camps était plus stricte qu'à l'école, aussi elle était plus difficile à supporter.

Jean Gueydon et Emmanuel Bigallet ont des souvenirs communs

En 1942-43 et jusqu'à la libération, les pères Dominicains cachaient des résistants, des juifs, des anglais. Ces adultes arrivaient, restaient quelques jours ou plus longtemps puis disparaissaient. Les Anglais essayaient de nous apprendre leur langue. Nous, élèves, nous ne nous sommes jamais posés

de questions, c'était la guerre et la discrétion était de rigueur partout. Les Dominicains évitaient d'attirer l'attention : aucun achat au marché noir, ce qui aurait pourtant amélioré l'ordinaire, pas de fête de fin d'année ni de grandes fêtes religieuses célébrées avec faste. L'ambiance malgré tout était bonne entre les élèves, pas de heurts, de paroles méchantes. En même temps que nous au collège, il y avait Jacques Brochier le fils du maire de Coublevie qui avait été arrêté et déporté.

Voici quelques noms des pères dont nous nous souvenons : **Duriau** le Supérieur, **Burtin** professeur et directeur des études, **Vercherin** professeur d'anglais qui avait en charge de faire les courses, **Bon** professeur d'allemand, **Massip** professeur de dessin et de musique, à qui nous avons donné un surnom « Gibbo » car il avait une bosse et **Girard** professeur de latin, de sport, parfait animateur.

Il y avait un équilibre dans l'éducation entre le physique et l'intellectuel. Grâce à ce beau parc, nous n'étions pas confinés dans une petite cour de récréation. Il régnait au collège un climat de confiance, de liberté, aucune pression et malgré tout, une discipline, climat, que les Dominicains savaient créer en ces périodes difficiles.



Enfants de coeur pendant la Fête Dieu.

Témoignage de François Dye élève interne de 1948 à 1951 : l'après-guerre

Nous avons des contacts respectueux et sympathiques avec les étudiants Dominicains. Parfois ils nous servaient de moniteurs, toujours en habits religieux, dans les promenades au chalet du Bret ou lors de camps de vacances, comme à Saint Just de la mer (Côte-du-Nord). Ils nous initiaient à la liturgie dominicaine : chant grégorien, apprentissage de la messe, célébration de la semaine sainte. La procession de la Fête Dieu avec reposoirs, construits par les collégiens et les Dominicains, nous plaisait beaucoup. Les familles et les Coubleviteins assistaient à cette cérémonie.

En fin d'année les représentations théâtrales, avec les costumes loués ou confectionnés, les acteurs maquillés par le frère Réginald De Roquois, constituaient un moment d'intense convivialité pour tous. L'enseignement était de qualité, mais ce qui frappait le plus à Coublevie était ce climat de liberté et de responsabilité que l'ensemble des religieux, des professeurs et surveillants savaient créer.

François Dye se souvient des pères : Manteau-Bonamy, Cattin, professeur des étudiants Dominicains, Eon régent des études, ancien officier de réserve à qui nous empruntions son uniforme pour jouer des pièces, Milleret, ancien officier de marine entré veuf dans les ordres, impressionnant par sa haute stature et une certaine solennité, Girard ancien capitaine d'artillerie. Ce dernier avait une méthode prétendument infaillible pour nous apprendre le latin. On le voyait aussi retroussant le bas de sa robe de Dominicain pour enfourcher sa moto. Mme Chapotot, ancienne institutrice laïque assurait les cours de la 7e, Monsieur Goinère, enseignait le français, l'histoire-géographie. Les frères convers avec leur scapulaire noir : frère Jean était chargé de l'entretien, frère Dominique Richard était surveillant et professeur adjoint de gymnastique.



Moines, élèves novices et servants

Jean Pierre Thery interne de 1950 à 1953 : émancipation

Au printemps, notre jeu favori était le jeu de billes « la pyramide ». Il y avait aussi les concours de vitesse avec de petites voitures miniatures. Avec mon frère, nous fabriquions « la liqueur des frères THERY ». Nous prenions chez nos parents un peu d'eau de vie dans laquelle nous faisons macérer des feuilles de menthe, des fraises des bois, voire des fraises subtilisées dans le jardin des religieux, du sucre et de l'eau. Ce mélange filtré et mis dans de

petites bouteilles plates était ensuite échangé contre des voitures miniatures.

L'hiver, nous faisons de la luge au « bois des pauvres ». Nous les attachions entre elles, souvent les luges se percutaient et le plein de sensation se terminait à l'infirmerie pour soigner les contusions. Beaucoup d'entre nous, même pendant l'hiver, étaient vêtus de culottes courtes.

Le dérèglement de la lampe à carbure des WC consistait à aller au WC, pour manipuler la lampe qui émettait alors son bruit de geyser et de se précipiter vers un surveillant afin de l'alerter. S'en suivait un branle-bas pour découvrir qu'il suffisait de régler à nouveau la lampe.

Pour endormir une poule, on la prenait par les pattes, en la faisant tourner vigoureusement pour l'installer dans le placard d'un professeur. Il ne restait alors plus qu'à attendre le réveil de cette dernière pour assurer un peu d'animation dans la classe.

Les repas se prenaient en silence, pendant qu'un moine nous lisait « les aventures d'un chasseur de lions en Afrique ».

J'étais au collège au moment de l'affaire Finally, deux enfants juifs Louis et Marc Cadry, confiés à Mme Brun. Lorsque les journalistes sont venus enquêter, nous ignorions le problème. Ils ont été finalement retirés du collège par leur famille.

2- fermeture « du petit collège »

François Dye nous confie : Malheureusement le recrutement des pères ainsi que celui des élèves se raréfie. C'est le petit collège St Dominique qui est sacrifié, au profit de celui du Rondeau. Il ferme ses portes en 1956 après 17 ans d'enseignement. Des Dominicains restent cependant au couvent. Le Père Bernable est le dernier prieur connu de Coublevie, en 1956. L'école a donné à l'Eglise une douzaine de prêtres dont six Dominicains.

3- La vente à l'hôpital de Voiron en juillet 1958

1956-1958, la Province de Lyon hérite du couvent de Coublevie mais comme elle n'en a pas l'usage, elle met en vente les bâtiments. Le centre hospitalier, présidé par Raymond Tézier, maire de Voiron, se porte acquéreur. Le 15 juillet 1958, après une dernière messe, les clés du couvent sont remises aux sœurs de l'hôpital de Voiron.

Les bâtiments sont transformés et le 8 mai 1961 la maison de retraite est inaugurée.